

Pierre-François Moreau et Michaël Pouteyo (dir.), *Fernand Deligny et la philosophie. Un étrange objet*, Lyon, ENS Éditions, coll. « La croisée des chemins », 2021, 214 p., 22 €.

Douze auteurs ont contribué à ce recueil. Fernand Deligny, qui fut instituteur, éducateur, directeur d'un centre de réinsertion, qui séjourna à La Borde, et s'installa dans les Cévennes avec des enfants autistes, a beaucoup écrit. Et les philosophes s'attachent à son écriture très particulière, que Deligny n'a jamais négligée tout au long de sa vie, comme s'il avait besoin de ses « pensées pour moi-même » pour réfléchir son expérience avec les philosophes, et ceci de façon très libre ; comme un écrivain qui prend des notes de jour en jour. Confronté surtout à des enfants «autistes» (en particulier à l'un d'eux, Janmari, garçon de grand silence), ne voulant ni les sanctionner, ni les éduquer en direction de la langue que nous partageons, ni les aimer ou protéger, Deligny a cherché à deviner comment ils sentaient, agissaient, sur quels territoires, avec quels trajets ils erraient. À les comprendre ? Au moins à les observer, à les accepter, en bon compagnon. Il se veut solidaire des enfants dits « fous ».

Il y a un passage par le blanc, par le vide, chez Deligny : comme si l'éducateur devait renoncer à éduquer, pour vivre et accepter les êtres les plus proches en un sens de lui, les plus lointains en un autre, sans les « discipliner », sans vouloir les guérir non plus ; en assumant ce qu'il y a de lointain dans l'autre. Comme si lui, les enfants, tout en vivant dans les Cévennes, étaient comme sur un radeau, embarqués sur un long fleuve intranquille, qui les mène on ne sait comment on ne sait où. Le radeau suit les méandres et affronte les cascades ; nous aussi. Les figures que les enfants tracent sur un papier sont des ronds, pas forcément fermés ; les trajets qu'ils suivent peuvent être transcrits sur une sorte de carte ; ou figurés par une calligraphie. Alors, si l'on accepte le silence, si l'on accepte de ne pas recouvrir de mots ce qui se joue et chez l'enfant autiste et dans sa relation avec son éducateur, il va falloir « tracer » : « Tracer au lieu de discuter ; tracer au lieu de vouloir ; tracer au lieu de tenter de comprendre en se mettant à la place de l'autre ; tracer quand il n'y a plus personne ; et laisser être l'être. », dit Béatrice Han Kia Ki, p. 129. Quand Wittgenstein écrit : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire », Deligny le relève. Si l'on définissait l'homme par sa parole, la personne par sa responsabilité, le sujet par son « je », l'existence même de ces jeunes autistes indiquerait quelque chose qui est au-dessous de cela, mais toujours présent : la sensorialité, la motricité, les touchers, les dessiner ; Wittgenstein dirait aussi les gestes, qui sont issus de l'écoute des paroles et de la musique ; quand on entend une musique sans parole, quelque chose du corps vibre, bouge, esquisse un geste, le poursuit. Et c'est peut-être sur ce mode gestuel et moteur qu'on peut entendre l'enfant sans langage. N'est-il pas dépossédé d'être homme, personne, de dire Je ? Tous les auteurs en viennent à souligner que Deligny désigne les accidents de la vie, et le vivre comme « tracer », « errer ». Peut-être pouvons-nous tirer nos fils, inventer notre toile, comme une araignée. « À l'extrême limite, le hasard aidant, il pourrait apparaître que la Nature recèle, parmi ses mystères, une unité profonde et fonctionne sur le mode machinal, qu'il s'agisse d'une toile d'araignée ou des lignes d'erre d'enfants autistes » (Deligny, cité p. 84).

C'est cela : « Deligny pense et écrit à hauteur de silence », dit Bertrand Ogilvie, p. 89.

Pourquoi les philosophes s'intéressent-ils de plus en plus à Fernand Deligny ? C'est certainement qu'il y a dans sa vie quelque chose que lui-même a voulu signifier au fur et à mesure, et quelque chose que nous pouvons aimer penser aussi. Pour quelle raison cet objet-là, que représente la vie des compagnons Deligny et Janmari ? L'intérêt est probablement d'avoir affaire non à une pensée et une pratique théorisées et rendues dogmatiques, mais bien plutôt à la restitution quotidienne d'une expérience capitale pour nous, confrontés dans nos vies à ce que l'on appelle la déficience, le handicap, la « folie », etc., nous posant la question du « qui nous sommes ? » « Avec qui saurons-nous vivre ? Et comment ? » Or Deligny déplace tous les cadres, les tableaux, les lignes. Et c'est avec ses propres mots qu'il dit l'expérience qu'est vivre en autiste : errer, glisser en radeau, tramer, tracer, etc. : des infinitifs, verbes sans sujet.

Roselyne DÉGREMONT

*Revue philosophique*, n° 4/2022, p. 541 à p. 574

© Presses Universitaires de France | Téléchargé le 14/10/2022 sur [www.cairn.info](http://www.cairn.info) via ENS Lyon (IP: 86.248.151.135)